

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Le Patron

Célia Houdart

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Célia Houdart

Le Patron

CÉLIA HOUDART



P.O.L

Le jeune Bilal s'enfuit d'un aéroport. Il est pris de vertiges.
Un médecin parisien chez qui il a élu domicile se demande quoi faire de lui. Un an et demi plus tard, on retrouve l'enfant heureux dans un cerisier.

Célia Houdart

Le Patron

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Table

Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Chapitre 18
Chapitre 19
Chapitre 20
Chapitre 21
Chapitre 22
Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31
Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

De son bureau il regardait le fleuve. Le jour déclinait. Des ombres obliques striaient un tapis au pied d'un fauteuil. La Seine était large, calme, miroitante. Le soleil couchant colorait l'eau verte en orange puis mauve à l'horizon, à l'endroit où le lit du fleuve fait un coude dans la forêt. Pierre Wilms reprenait un article écrit trois mois plus tôt.

C'était la mi-juillet. L'été ne voulait pas commencer. Ciel blanc. Lumière éblouissante. Des rafales de vent agitaient les rosiers, puis à six heures de l'après-midi, l'eau et le ciel redevenaient limpides.

Pierre Wilms restait la plupart du temps assis dans sa chambre qui lui servait aussi de bureau. Pour rejoindre la salle à manger, il se tenait au bord du vaisselier ou au dossier des fauteuils, de peur de perdre l'équilibre.

À la dernière séance de l'Académie, un collègue lui avait glissé une boîte de Serc avec un geste de dealer en lui disant tout bas :

– C'est le dernier bébé des laboratoires Lobiol. Vous me direz si cela donne quelque chose.

La même semaine, Pierre Wilms avait fait disparaître la boîte de Serc dans un tiroir de son bureau, en décrétant que puisque aucune amélioration ne s'était produite après trois jours, ce médicament était parfaitement inutile.

Pierre Wilms avait des sourcils gris épais. Des poils drus dans les oreilles et les narines. À part cela, toujours rasé comme il faut.

Quand il n'écrivait pas, il mettait de l'ordre dans ses archives. Au moment de son départ à la retraite, il avait emporté chez lui des chemises à soufflet et des répertoires où étaient classés, suivant un ordre chronologique, des duplicatas de comptes rendus opératoires et d'examen cliniques. Sur des feuilles de papier jaune pâle pleines de pliures et de traces de carbone, des paragraphes dactylographiés alternaient avec des notes manuscrites tracées à l'encre bleu foncé ou noire.

Pierre Wilms ouvrit une chemise beige à sangle, coutures fatiguées, toile décollée par endroits, le coin inférieur gauche de la boucle supportant toute la tension de la sangle. Ce dossier, Pierre Wilms le connaissait par cœur. Il le relisait. Il redéroulait le fil du temps.

Un enfant était assis dans la salle d'attente. Droit sur sa chaise, polo blanc impeccable, bas de survêtement jaune vif. Il regardait en se mordillant la lèvre inférieure chaque personne qui entrait et sortait. À côté de l'enfant se tenait sa mère, une femme d'une cinquantaine d'années, visage rond, khôl autour des yeux, robe violette ornée de broderies au plastron et sur les manches, chaussures basses noires vernissées. Elle caressait les cheveux de son fils, les mains constellées de motifs dessinés au henné.

Un adolescent avait appelé la veille le CHU de Nogent-sur-Marne. Son petit frère s'était cogné la tête sous le lit superposé. Il avait vomi puis eu mal à la tête. Aux urgences, le docteur Pluvillage, après avoir examiné l'enfant, avait fait prendre sur-le-champ un rendez-vous à l'hôpital Lariboisière pour une IRM. Le rendez-vous avait été fixé au mardi matin. Il fallait être à l'heure et à jeun.

Au sommet du crâne le cuir chevelu de l'enfant était badigeonné de mercurochrome.

L'interne appela :

– Le jeune Bilal.

La salle de l'examen était sombre. On devinait au centre de la pièce la grande masse blanche de l'IRM. L'enfant écouta attentivement les instructions. Il s'allongea. Une infirmière l'aïda à placer sa tête au bon endroit. Il avait des bouchons antibruit enfoncés dans les oreilles. Sa mère, assise de l'autre côté d'une vitre, suivait l'examen en serrant dans sa paume un mouchoir. L'infirmière injecta dans le bras droit de l'enfant un produit incolore qui lui procura une sensation immédiate de chaleur au fond de la gorge puis dans tout le corps. La machine émettait un claquement mat et régulier. L'interne demanda à l'enfant de ne plus respirer. L'enfant sentit ses côtes et la saillie symétrique de ses omoplates. La machine se mit à avancer puis reculer, elle tourna sur elle-même d'un côté puis de l'autre, comme la bague d'un appareil photographique que l'on règle sur un visage ou un paysage flous. L'enfant se concentra très fort comme pour faire un vœu, un calcul mental difficile, ou soutenir, lors d'un match à la télévision, un joueur de football à qui l'on vient de faire une passe en or dans la surface de réparation. L'interne dit à l'enfant qu'il pouvait à nouveau respirer.

Pierre Wilms reçut l'enfant et sa mère à sa consultation. Il tenait les résultats de l'IRM que venait de lui transmettre l'interne. Il vit que l'enfant suivait des yeux le mouvement de sa main sortant les clichés hors de l'enveloppe. Pierre Wilms, pour apaiser l'enfant et sa mère, leur dit aussitôt :

– Tout est normal, il n'y a aucun motif d'inquiétude.

La maman soulagée adressa un sourire au professeur. Elle comprima son mouchoir jusqu'à ce qu'il devînt une boule de la taille d'un œuf de caille, qu'elle fit ensuite complètement disparaître au creux de sa main.

Pierre Wilms ajouta :

– Voilà, jeune homme. Demain tu auras oublié jusqu'à ta petite bosse.

L'enfant n'écoutait pas. Il fixait l'enveloppe. Pierre Wilms pensa qu'il voulait voir les images.

– Tu peux les regarder si tu veux.

L'enfant s'approcha du bureau de Pierre Wilms qui lui tendait un des clichés. Il vit que son cerveau était cette masse en forme d'éponge, grise, sombre par endroits.

Pierre Wilms déplaça son index le long d'une zone plus claire dessinant une courbure au centre de l'image :

– Là, c'est la cinquième circonvolution temporale ou Hippocampe.

Puis il posa sur son bureau les clichés de l'IRM les uns à côté des autres en damier. L'enfant regarda les images avec intensité comme s'il avait voulu en enregistrer tous les détails.

*

Dossier 467. Prof. Wilms. Le jeune Bilal. 34, cité Brossolette. Le Perreux-sur-Marne. Treize ans.

14. IX.1983. Il y a une semaine s'est cogné la tête contre l'armature métallique d'un sommier. Vomissements suivis de maux de tête. Aucun trouble de la vue ou de la sensibilité. Hypothèse d'hématome ayant été soulevée par le Dr Pluvinage le malade est envoyé pour IRM. Rien à l'examen. Le jeune patient retourne chez lui tout de suite après la consultation.

Bilal partait tous les matins pour le collège Georges-Clemenceau avec son grand frère Yur. Son cartable lui tirait les épaules en arrière et gonflait les muscles de son cou, faisant apparaître une pomme d'Adam naissante. L'enfant vérifiait en marchant l'aspect des lacets de ses baskets, immaculés, bien à plat, sans croisement. Ce jour-là, il franchit la porte étroite de l'école en même temps qu'Iris, une petite fille de treize ans et demi qui était une camarade de classe. La toile du cartable de Bilal racla le battant de la porte puis le mur. Bilal tourna la tête, il eut tout juste le temps de voir, au-dessous d'une mèche de cheveux retenue par une barrette blanc nacré, l'oreille d'Iris.

Bilal traversa le préau et la cour. L'escalier sentait l'eau de Javel et le mastic. Dans la salle de classe, l'enfant s'installa à sa place habituelle, au quatrième rang à droite. La petite blessure au sommet de son crâne ne lui faisait presque plus mal. Le professeur de mathématiques fit l'appel. Bilal tamponna contre un kleenex la pointe de l'un de ses stylos qui fuyait.

*

À la récréation, Iris s'approcha de Bilal.

- Tu as du rose dans les cheveux.
- C'est du feutre, répondit Bilal.
- Pourquoi as-tu manqué l'école hier et avant-hier ?
- J'ai eu la grippe.

Iris n'en crut pas un mot. Elle scruta les yeux de Bilal, à la recherche d'une vérité.

Dans l'équipe de handball du collège Bilal occupait le poste d'ailier droit. Rapide et toujours aux aguets. Habile en dribbles et effets de lift. C'était un excellent joueur. Un mercredi, un coup franc tiré par Bilal avait permis à Teddy, le garçon le plus grand de l'équipe, de marquer un dernier but contre l'AS Louise-Michel de Champigny-sur-Marne. C'est le professeur de sport du CES Georges-Clemenceau qui avait arbitré le match. Son nom était Serge Zaczek, mais tout le monde l'appelait Monsieur Serge. Un homme petit, replet avec des jambes maigres. À ses heures de loisir, Monsieur Serge peignait. Ses élèves l'interrogeaient lors des trajets de l'école au stade, lui demandant à quoi ressemblaient ses tableaux, s'il s'agissait de grands ou bien de petits formats. Il répondait qu'il faisait des portraits. Et qu'il pataugeait souvent.

*

Bilal rentrait du handball par l'allée des Ormes. Ensuite il prenait des escaliers qui dessinaient un Z entre des érables du Japon et des arbustes à petites baies orange.

Ce mercredi-là après le match, un camion énorme débouchant de l'avenue Pierre-Brossolette passa tout près de Bilal en produisant un bruit assourdissant suivi d'un léger trou d'air.

Pierre Wilms habitait l'île Saint-Louis. En quittant l'hôpital Lariboisière, il prenait le métro à la gare de l'Est. Il voyait toujours en bas à gauche de l'escalator le même homme couché en chien de fusil. Ce soir-là, il était plus tard que d'habitude, l'homme dormait. Le marchand de fruits exotiques rangeait sa marchandise dans des cartons et mettait de côté les fruits gâtés.

En montant dans le wagon du métro, Pierre Wilms dut faire un pas de côté pour ne pas bousculer un petit garçon. Celui-ci tournait comme la branche d'un compas autour d'un poteau, poignet et bras tendus. Au bout d'un moment, il saisit de l'autre main le poteau d'à côté, et se remit à tourner dans l'autre sens. À la station Cadet, le métro s'arrêta avec le son decrescendo d'un lave-linge dont le programme est sur le point de finir. Les lumières s'éteignirent et se rallumèrent plusieurs fois. Il y eut dix secondes de semi-obscurité. On ne distinguait plus que les lampes de secours. Quelques instants plus tard, une vibration parcourant les corps et les matériaux signala que la rame était à nouveau sous tension. Alors le petit garçon salua d'un geste de music-hall – nuque droite, dos cambré, main désignant le plafond – le retour de la lumière.

Pierre Wilms retrouvait tous les soirs avec bonheur les parapets incrustés de coquillages, les quais courbes enveloppant l'île Saint-Louis d'une longue écharpe, et les sons – conversations, cliquetis de vélo, volets ou persiennes que l'on ferme – portés par le vent. Il s'arrêta un moment face à la Seine. Des tourbillons et des remous apparaissaient et disparaissaient, modifiant continuellement l'aspect de l'eau. Pierre Wilms regarda flotter des bouts de baguette de pain dont s'approchait, freiné par la force du courant, un couple de cygnes.

Pierre Wilms dînait d'une tranche de jambon de Parme avec des pommes de terre sautées ou des pâtes au beurre, et d'un verre de gamay de Touraine dans lequel il trempait des boudoirs. Puis il lisait *Le Monde* et ouvrait son courrier. Sur son bureau était posé un encrier double en bronze surmonté d'une statuette représentant le dieu Hermès, sandales et casque ailés, tête penchée, une main sous le menton, l'autre tenant un caducée.

Pierre Wilms était veuf depuis trois ans. Sa femme était morte dans un accident de voiture sur le périphérique. Ils avaient eu deux fils, Grégoire et Baptiste. Grégoire dirigeait à Chicago un centre de recherche en hématologie qui l'accaparait totalement. Baptiste était pianiste. Il accompagnait des chanteurs lyriques. Il vivait à Berlin et envoyait des cartes postales lorsqu'il partait en tournée.

Pierre Wilms habitait depuis près de quarante ans dans le même immeuble. Les grands-parents Wilms, qui occupaient naguère le troisième étage, y avaient accueilli leur petit-fils lorsqu'il avait quitté Strasbourg pour faire ses études de médecine à Paris. Après son mariage, Pierre Wilms avait loué l'appartement du premier étage. Au nord, la salle à manger donnait sur une cour intérieure au fond de laquelle d'anciennes écuries servaient à présent de parking. Au sud, on voyait le quai de Béthune et la Seine. Le quai était planté d'une variété d'acacias qui bourgeonnaient et perdaient leurs feuilles un mois après tous les autres arbres.

Dans le salon, les cadeaux offerts par les patients de Pierre Wilms constituaient une galerie d'objets hétéroclites qui l'encombraient, mais dont il n'arrivait pas à se débarrasser : une maquette d'ambulance à cheval de la guerre de 14, avec marchepied escamotable et brancards miniatures coulissant à l'intérieur du véhicule, une tenture birmane brodée d'éléphants montés par des princes, un jeu du solitaire avec billes en agates du Brésil, un vase de Baccarat intransportable une fois rempli d'eau...

On ne pouvait voir qu'un nom sur trois. Des rayures de clés, probablement aussi l'effet dissolvant du produit qui servait à effacer les graffitis avaient fait perdre aux petits rectangles de plexiglas leur transparence. Un homme d'une soixantaine d'années, coiffé d'une casquette en tweed, proposa aux enfants d'entrer avec lui. Au même moment, Iris trouva enfin le nom qu'elle cherchait. *Zaczek*. Elle pressa le bouton de l'interphone.

– Oui ? répondit une voix.

– C'est nous, dit Iris, tandis que Bilal poussait déjà de toutes ses forces la barre d'appui de la porte qui, du même coup, resta bloquée. Iris appuya à nouveau sur l'interphone.

La voix précisa :

– Cinquième face, appartement 51.

Les enfants entrèrent dans l'ascenseur. Un grand miroir légèrement fumé occupait la paroi du fond. Bilal et Iris décidèrent par jeu de se placer côte à côte, face au miroir, et de soutenir chacun leur propre regard sans cligner des paupières. Arrivés au cinquième étage, des larmes leur piquaient déjà les yeux.

Monsieur Serge accueillit Bilal et Iris en leur tendant la main.

– Vous pouvez accrocher vos blousons à ce perroquet.

L'entrée était encombrée de châssis et de toiles roulées.

– Je vous ai préparé des tabourets près de la fenêtre, dit Monsieur Serge.

Bilal et Iris étaient assis côte à côte, les mains sur les genoux, le regard dirigé vers la fenêtre. Ce n'était pas la première fois que Monsieur Serge faisait poser des enfants. Des voisins, un neveu, le fils de l'employée du pressing étaient déjà venus chez lui. Monsieur Serge descendit à demi le store de son salon et fit coulisser un rideau de tulle pour obtenir une lumière plus diffuse. Il avait composé un bouquet de pivoines. Parfois c'étaient des arums ou des hortensias.

Les portraits peints par Monsieur Serge avaient pour caractéristique d'être fortement colorés. Joues orangées, lèvres très rouges ou bleu profond. Un fin trait noir délimitait le contour des corps et des vêtements. Monsieur Serge était un peu nabi.

Quand les voisins apprirent que Monsieur Serge faisait poser des élèves du collège, l'idée même les scandalisa.

Bilal et Iris avaient reçu de leurs familles l'autorisation d'aller à Paris un samedi après-midi par mois. Ils lisaient des bandes dessinées à la Fnac puis prenaient leur goûter au McDonald's de Saint-Michel ou au Häagen-Dazs du Forum des Halles. Ce samedi-là ils commandèrent chacun un milk-shake à la vanille. Ils s'installèrent à une table. Iris repartit chercher une paille d'une autre couleur, Bilal souleva les deux opercules pour vérifier qu'il y avait bien la même quantité de boisson dans les deux gobelets et fut presque déçu de constater que les portions étaient à peu près égales. Quelques secondes plus tard, Iris revint avec une paille fuchsia. Devant les trois caisses, des clients de tous âges levaient les yeux vers les mêmes images. Bilal et Iris commentèrent les modèles de jeans et de baskets que portaient les garçons et les filles. Les remarques qu'ils formulaient à leur égard étaient dures et définitives.

*

Iris parlait en bougeant ses mains et ses avant-bras. Le reste de son corps semblait moins vivant.

Pierre Wilms quittait Paris tous les samedis matin pour Thomery, un village au bord de la Seine près de Fontainebleau. En 1962 ils avaient acquis, sa femme et lui, une maison et un terrain où poussaient plusieurs variétés d'arbres fruitiers et de la vigne. Du raisin chasselas à la peau mince et aux feuilles très découpées qui pouvait être consommé jusqu'à Noël grâce à un procédé de conservation simple : on disposait le raisin sur des claies dans un endroit aéré, à l'abri de la lumière et de la chaleur, en faisant tremper la queue de chaque grappe dans un peu d'eau sucrée. Les grappes pouvaient ainsi passer l'hiver sans risque de moisissures. La peau du raisin se mouchetait et se fripait légèrement en prenant des tons brun foncé et des reflets vermeils. La chair du raisin vieilli suivant cette méthode avait le goût du moût.

Un voisin de Pierre Wilms, Hervé Desbordes, venait d'hériter de la maison, des terres et des ruches de son oncle Jacques Desbordes.

Des murets blancs courant à flanc de coteau et recouverts de tuiles plates en terre cuite protégeaient la vigne et délimitaient les terrains. Sauf à un endroit, où le muret s'était éboulé. Là, une petite butte plantée de cerisiers dominait la vallée de la Seine.

La deuxième séance de pose chez Monsieur Serge fut particulièrement silencieuse. C'était le lendemain d'un arbitrage de match en plein air, Monsieur Serge n'avait plus un atome de voix. Il donna des indications à ses modèles en parlant tout bas. Bilal et Iris devaient lire sur ses lèvres.

Le regard de Bilal fut retenu par une photographie où l'on voyait un homme plonger d'un rocher. Une photographie en noir et blanc. Traits nets. Léger contre-jour. Le jeune homme brun à la silhouette fine formait un angle presque droit au-dessus d'une mer agitée par les vagues. Aucun élément ne permettait de situer la scène. Bilal avait les yeux rivés sur l'image. Il dut faire un effort pour ne plus la regarder. Iris fixait Monsieur Serge et souriait. Poser l'amusait beaucoup. Bilal eut soudain chaud. Il respira, transpira des tempes et des paupières. Monsieur Serge ne remarqua rien. Il travaillait sur sa palette un bleu qu'il voulait plus sombre. Iris regarda Bilal. Elle vit dans ses yeux que quelque chose n'allait pas. Ce qui parut à Bilal durer un temps infini n'occupa en réalité que quelques secondes. Il agrippa l'assise de son tabouret. Iris lui parlait. Il ne l'entendait pas. Il crut s'évanouir. Monsieur Serge posa sa palette et ouvrit la fenêtre en grand.

*

Bilal avait des cheveux bruns bouclés. De grands yeux clairs. Un crâne très rond. Le front large. Une peau d'abricot qui mûrissait à la moindre exposition au soleil. C'était un enfant très beau.

*

Sur les étagères du salon de Monsieur Serge, il y avait des livres traitant d'ornithologie. Des dictionnaires. Des revues d'art reliées. *Tout l'œuvre peint de Picasso.*

Un matin Ali, le père de Bilal, reçut un appel téléphonique de Kabylie. C'était un neveu d'Igfilen, leur village, dans la commune d'Illiten. On percevait beaucoup d'inquiétude dans sa voix. Son père, propriétaire de plusieurs fermes et d'une oliveraie, venait de mourir. La succession ouvrait une guerre. Les enfants se déchiraient. Le neveu demandait à son oncle de venir.

Ali dormit d'un sommeil plein d'effroi. Il vit des collines en feu. Des hommes et des femmes brandissant des couvertures qu'ils jetaient sur des animaux. Son épouse Ilhem fut elle aussi toute la nuit hantée par des visions affreuses.

Le lendemain matin le téléphone sonna. Ali décrocha. Tous le regardaient. C'était encore le neveu, qui cette fois parla d'assassinats d'hommes et de femmes.

Ali consulta son épouse. Puis il convoqua ses enfants. Il leur expliqua la situation. Il fallait partir.

*

Ali avait soixante-quinze ans. C'était un homme maigre. D'assez petite taille. Cheveux gris légèrement frisés tirés en arrière. Il avait quitté la Kabylie à vingt ans. Mobilisé en 1939 comme soldat de réserve à Arras, il fut blessé puis fait prisonnier en mai 1940. On l'envoya à Arnswalde en Poméranie orientale. À la Libération, il s'était d'abord installé à Charleville-Mézières. Il y avait rencontré Ilhem sa femme. Ensuite ils étaient partis au Perreux où une entreprise de mécanique embauchait.

Ali et Ilhem étaient tous deux marabouts. Ils recevaient chez eux, 34, cité Brossolette, au huitième étage d'un immeuble qui en comptait dix. Ils n'acceptaient pas d'argent. En échange de leurs services on leur offrait des sacs de semoule, des dattes, du miel ou des bouchées à la pâte d'amandes.

*

Il y eut deux jours de rangements et de paquets. Tout alla très vite. On distribua aux voisins de l'étage les objets et les ustensiles encombrants : un ventilateur sur pied, un aspirateur, un petit chauffage d'appoint en céramique, une friteuse. Ils laissèrent les lits, la télévision et quelques meubles. Ils ne

savaient pas combien de temps durerait leur absence. Bilal décrocha du mur de sa chambre une carte du ciel. Il la roula puis la glissa dans un tube en carton qu'il décida de conserver avec lui au cours du voyage. Il fourra quelques affaires dans son sac de sport. Fit une pile de vêtements devenus trop petits ou qu'il n'avait jamais voulu porter, et il déposa le tout dans le local à poubelles. Il mit son sac de sport à côté de l'une des chaises de la salle à manger et attendit debout devant la fenêtre, les mains dans les poches.

Il suivait le mouvement d'un vol d'étourneaux, quand son frère lui demanda :

- Tu es déjà prêt ?
- Oui, dit-il.

Bilal se réveilla complètement perdu. Il avait dormi tout habillé à même un matelas en mousse. Il avait un épi dans les cheveux. Les stores baissés filtraient le soleil. L'enfant leva la tête et chercha spontanément du regard son grand frère qui occupait d'ordinaire le lit du dessus. Il y avait une odeur de poussière et d'antimites. Un mot écrit sur un papier posé sur la table de la cuisine expliquait le fonctionnement du chauffe-eau. La porte du réfrigérateur était ouverte, avec une bassine en plastique bleu placée sous le compartiment à glace. Un post-it collé sur le compteur indiquait le chiffre du dernier relevé. Une serpillière gouttait sur un manche à balai posé en travers de la baignoire.

La veille, voici ce qui s'était passé. À trois heures de l'après-midi, un voisin avait accompagné en voiture jusqu'à l'aéroport de Roissy Ali, Ilhem, Bilal, Yur et Dalila. Deux cantines, trois valises et les vélos des enfants étaient déjà partis en fret. L'enregistrement des bagages s'était effectué normalement. Bilal tenait la main de sa petite sœur. Ils avaient regardé les barres de Toblerone géantes des boutiques de duty free. Yur, le grand frère, s'était étonné du style vieillot d'une ligne de vêtements de luxe. Ils étaient montés dans le Boeing 707 d'Air Algérie. La place la plus proche du hublot fut attribuée à Dalila, la petite sœur. Ali avait ajusté la ceinture de chacun de ses enfants. Ilhem, qui avait peur en avion, pressait ses mains contre son front.

Bilal avait demandé s'il pouvait aller aux toilettes. L'hôtesse lui avait recommandé de se dépêcher. Il avait trouvé l'espace minuscule et, après avoir cherché un instant le loquet, il s'était enfermé.

Au moment où les réacteurs de l'avion vrombirent Bilal n'était plus là. Il s'était échappé. À l'insu de l'hôtesse occupée à tirer sur les cordons de son gilet gonflable pour la démonstration réglementaire. À l'insu de ses parents, de sa sœur et de son frère. Et à l'insu de tout le reste de l'équipage.

En deux secondes ce fut la panique. Yur et Dalila avaient pleuré. Les parents avaient exigé de pouvoir accéder à la cabine de pilotage. Deux hôtesse avaient fait barrage. L'avion avait continué ses manœuvres pour se placer sur la piste de décollage déjà toute plissée par la chaleur des moteurs. Le commandant avait fait savoir par un steward qu'il avait alerté les autorités de police au sol mais qu'il refusait de modifier son plan de vol.

Bilal courait déjà dans les couloirs, les escalators, le hall de l'aéroport. Une annonce avait été faite. Tous les hautparleurs des aérogares avaient diffusé son

nom et son signalement. Il n'avait perçu aucun des regards qui s'étaient posés sur lui. Il n'avait pas éprouvé la moindre peur. Il s'était acheté un billet pour Nogent. Il avait pris le RER. Le tout avec une assurance étrange. Quand il était arrivé au Perreux, c'était le soir. Bilal avait sorti le jeu de clés qu'il n'avait pas remis la veille, contrairement à ce qui avait été convenu, à la gardienne.

Le matin dans l'appartement vide tout était calme. Bilal obtura avec un vieux journal et du scotch la fenêtre de la cuisine dont le volet roulant ne marchait plus, et par laquelle les familles de l'immeuble d'en face risquaient de le voir. Il ralluma le chauffe-eau, rebrancha le réfrigérateur.

Il n'avait pas d'argent. Il eut l'idée de mettre le téléviseur au dépôt-vente. Il trouva une feuille de papier dans le meuble de la cuisine. Il imita l'écriture penchée de sa mère. Il transporta la télévision dans un caddie qui était entreposé dans le local à vélos. L'homme du dépôt-vente ne broncha pas en lisant la fausse autorisation parentale. Il remit à Bilal trois cents francs et un reçu. Bilal acheta au Super U des biscuits, du pain brioché, des yaourts sucrés, et des Maltesers. La caissière avait l'habitude de voir des enfants seuls.

Le téléphone sonna. Bilal ne répondit pas. Il resta allongé. Il regardait sur les murs de sa chambre les petits ronds de lumière que produisait le soleil à travers les volets roulants. Il eut du mal à trouver le sommeil. Il se réveillait la nuit. Dormait le jour. Son esprit tour à tour inquiet ou confiant, puis de nouveau sujet à toutes sortes d'angoisses, ne parvenait pas à se stabiliser. Il mangea les yaourts avec les doigts, but de l'eau en collant sa bouche au robinet de l'évier. Il épuisa ses provisions. Il maigrit. Après quatre jours, l'idée d'une nouvelle journée passée sans voir personne le mortifia. Il prit son sac de sport. Il se résolut à sortir. Iris devait déjà être en classe. Monsieur Serge, qui n'avait cours que trois jours par semaine, était peut-être chez lui. Il habitait à un quart d'heure. C'était le milieu de la matinée. Dans les rues il y avait très peu de monde. Bilal marcha en s'efforçant de regarder les arbres, les terrasses ou le ciel, et en s'arrêtant régulièrement parce qu'autrement il avait des vertiges. Il traversa un square. Il ne retrouvait plus le chemin. Il s'égara un moment dans des allées labyrinthiques. Une femme âgée se retourna en se demandant où se dirigeait ce petit fantôme.

*

Tous les soirs, Ali improvisait pour ses enfants des histoires d'animaux. Bilal, Yur et Dalila rêvaient de chacals, d'ânes et de serpents à sonnette. Mais aussi de chats échappés des maisons du bord de Marne.

Dans l'interphone Bilal parla d'une voix que Monsieur Serge ne lui connaissait pas. Lorsqu'il le fit entrer chez lui, Monsieur Serge fut impressionné par l'extrême pâleur de l'enfant. Il lui demanda :

– Tu passais dans le quartier ?

– Oui, dit Bilal.

– Tu n'es pas en classe ? tu te balades souvent tout seul comme cela ?

Monsieur Serge rajusta la serviette éponge qu'il portait autour du cou. Il fit asseoir l'enfant qui semblait à peine tenir debout, lui suggéra aussi de se défaire de son sac de sport qu'il portait en bandoulière, serré contre son ventre, comme une sorte de rempart.

Un court instant, tout se bouscula à l'intérieur de la tête de Bilal. Il chercha ses mots. Il raconta les choses comme elles lui venaient, c'est-à-dire absolument dans le désordre. Monsieur Serge écouta attentivement. Au bout d'un moment, il posa la main sur sa mâchoire et dit :

– Malgré tout, j'ai du mal à comprendre. Pourquoi n'es-tu pas parti avec eux ?

Bilal resta un moment sans répondre.

Monsieur Serge lui versa un verre de jus de raisin. Bilal le but d'un trait, et avala de travers.

– Écoute, mon garçon, dit Monsieur Serge, je te trouve bien agité. Reste un moment à la maison.

Alors il sortit d'un placard une couverture écossaise qu'il déplia et dont il enveloppa Bilal qui tremblait comme un enfant sortant d'un bain de mer.

Lorsque Bilal eut retrouvé son calme, il dit qu'il voulait voir le professeur Wilms à l'hôpital Lariboisière.

Monsieur Serge, répondit :

– Demain nous téléphonerons à ce professeur. En attendant repose-toi.

Bilal dormit sur un canapé-lit.

*

Monsieur Serge était sujet à de fréquentes douleurs maxillaires et avait la hantise des bars depuis une soirée où, pour une affaire de jeton de flipper, le gérant du Monaco, un tabac-PMU d'Égletons, lui avait brisé la mâchoire.

Il était impossible d'obtenir un rendez-vous avant deux semaines. Bilal eut une autre idée. Il calcula avec Monsieur Serge le temps qu'il lui faudrait depuis Nogent pour arriver à neuf heures le lendemain matin à Lariboisière. Monsieur Serge avait des entraînements toute la journée. Bilal devrait se débrouiller seul.

Le lendemain matin, après avoir attentivement écouté les recommandations de Monsieur Serge, Bilal prit le RER jusqu'à Châtelet-Les Halles puis Gare du Nord. Train bondé. Odeur de croissants industriels à un angle de la rue de Dunkerque. À l'entrée principale de l'hôpital, Bilal reconnut au loin la chapelle de Lariboisière. Il se rappela qu'il devait rejoindre la zone violette. Les couloirs dessinaient un rectangle autour d'une cour de gravier et de massifs de buis taillés en plates-bandes et en pyramides approximatives. Bilal emprunta, juste après le Relais H, un passage sur la droite au bout duquel se trouvait le pavillon de neurologie. Dans une grande pièce vide meublée de chaises-tubes grises et d'une fontaine à eau, deux personnes attendaient. Un homme jeune, un peu joufflu, mal rasé et qui portait des lunettes aux verres très épais. Et une femme enceinte, jupe en jersey, talons à semelles compensées, yeux globuleux, qui détachait consciencieusement les fiches-cuisine d'un ancien numéro de *Elle* spécial fêtes.

La secrétaire du professeur Wilms reconnut immédiatement Bilal.

Elle prit de ses nouvelles et lui demanda un peu étonnée s'il avait rendez-vous.

– Oui, dit-il, d'un ton très décidé.

– Ce matin ? Ah ! dit-elle.

La secrétaire se leva, frappa à la porte de l'assistante de Pierre Wilms. Elle lui parla tout bas.

– Le jeune Bilal est là. Il dit qu'il a rendez-vous. Je ne trouve rien sur le cahier. Tu ne veux pas demander au patron s'il peut le recevoir ?

Bilal faisait tourner des Maltesers dans sa bouche. Il explorait avec sa langue la métamorphose des bonbons.

Pierre Wilms plongeait sa main dans la poche supérieure de sa blouse pour en retirer ses lunettes. Le dossier de Bilal était déjà posé sur le bureau.

Le professeur constata que son jeune patient était en parfaite santé. Aucun des gestes de Pierre Wilms n'échappa à Bilal.

La consultation dura un quart d'heure.

Dossier 467.9. X.1983. Revu le jeune Bilal. Le garçon est venu seul. Depuis septembre aucun trouble de vue ou de sensibilité.

Bilal était reparti sans avoir rien osé dire à Pierre Wilms. Il s'en voulut terriblement. Dans le RER, il se mit à saigner du nez. Une fois chez Monsieur Serge, il s'allongea sur le canapé-lit avec un bout de Sopalin tamponné dans la narine. Il se murmura à lui-même des mots qui étaient un mélange de kabyle et de français pour se donner du courage.

Nuit et jour pendant cinq jours Bilal avait porté les mêmes vêtements. Le lendemain de la visite à l'hôpital Lariboisière Monsieur Serge proposa à Bilal d'aller au Monoprix pour faire des courses. L'enfant choisit un jean et un blouson à zip qui le vieillissaient un peu. Il prit des poses agressives dans la cabine d'essayage.

Vers les cinq heures, Bilal attendit Iris à la sortie de l'entraînement de handball. Ils allèrent ensemble dans un bureau de poste consulter le minitel. Bilal recopia l'adresse du domicile de Pierre Wilms dans la paume de sa main comme un tatouage.

*

La mère de Bilal se réveillait en sueur toutes les nuits. Elle imaginait que son fils était peut-être déjà mort depuis huit jours. D'une péritonite. Renversé par un scooter. Ou découpé en petits morceaux par un malade.

Un code protégeait l'accès du 26, quai de Béthune. Bilal attendit assis sur une petite butée de métal à droite dans le renforcement de la porte. Au bout d'un moment il perçut le bruit d'un moteur de voiture. Une femme portant des lunettes de soleil ouvrit à deux battants la lourde porte cochère. Elle conduisait une Austin Mini vert bouteille. Bilal lui proposa de fermer les verrous du portail derrière elle. La femme accepta. Elle confondit Bilal avec le petit dernier de la famille Rivière qui habitait au troisième. L'Austin Mini démarra bruyamment en faisant s'envoler deux mouettes qui s'étaient posées sur le parapet. Puis la femme sans tourner la tête sortit l'avant-bras hors de la vitre à demi baissée de la portière, et agita doucement la main en guise de remerciement.

Bilal lut sur un petit panneau protégé par une grille que Pierre Wilms habitait au premier étage. Il poussa une porte un peu de guingois qui ne fermait plus. Il découvrit une cage d'escalier ancienne, très lézardée. À l'endroit des fissures on pouvait lire, tracées à la pointe dans de petits bas-reliefs de plâtre qui eux-mêmes se fendillaient, les dates de la pose des derniers témoins.

Le retentissement de la sonnerie donnait une idée de la taille des pièces et de leur hauteur sous plafond. Bilal insista. Il n'y avait personne. La minuterie ne tenait pas plus de trente secondes. Un peu de lumière du jour filtrait depuis la verrière du cinquième étage. Bilal posa la tête contre son sac de sport et s'endormit. Il fut réveillé par le bruit de pas sur les marches en pierre de l'escalier. Dans la pénombre, il n'eut aucune difficulté à reconnaître la silhouette de Pierre Wilms. Taille moyenne. Carrure étroite. Lunettes cerclées de métal. Le nez courbé en tête d'aigle. Se tenant très droit. Lorsque Pierre Wilms alluma la lumière il fut absolument interloqué. Il voulut d'abord croire à une coïncidence, un coup du hasard. Il se dit que l'enfant connaissait peut-être un voisin auquel il rendait visite. Il échafauda plusieurs hypothèses. Elles s'effondrèrent toutes lorsque Bilal dit :

– Je vous attendais.

Pierre Wilms regarda Bilal.

– Comment ça ? dit-il.

Des rideaux en satin jaune séparaient d'une manière un peu théâtrale l'entrée du reste de l'appartement.

Dans le salon, au-dessus d'une cheminée en marbre gris était fixé un large miroir rococo qui réfléchissait la silhouette inquiète de Pierre Wilms.

Bilal était assis sur une banquette recouverte de velours bleu pétrole. Il serra les lèvres et baissa la tête pour rassembler ses idées. Il réussit à parler d'un ton calme et réfléchi.

Il n'avait pas voulu suivre ses parents. Il était sûr de sa décision. Il n'avait pas peur. Le jour de la consultation à l'hôpital il avait observé les gestes de Pierre Wilms. Là il avait su. C'est avec lui qu'il avait choisi de rester.

Ces mots clouèrent Pierre Wilms de stupeur.

La lumière blanche d'un projecteur de bateau-mouche balaya lentement le mur puis les meubles du fond du salon.

Pierre Wilms prépara un dîner très simple. Il plongea des gnocchis dans de l'eau bouillante. De la buée blanchit les verres de ses lunettes et masqua un instant son regard. Ensuite il découpa à l'aide d'une paire de ciseaux le coin d'un sachet d'emmental râpé que, par distraction ou enchaînement trop machinal de gestes, il remplaça aussitôt après dans un compartiment du réfrigérateur. Bilal le lui fit remarquer. Ils rirent.

Leurs rires ne calmèrent pas l'inquiétude de Pierre Wilms.

Il fut convenu entre eux qu'ils prévoindraient ensemble le lendemain matin le CES du Perreux et que Bilal écrirait à ses parents.

Pierre Wilms installa Bilal dans une petite chambre attenante à son bureau où il entreposait des dossiers et s'allongeait parfois pour faire une sieste le week-end quand il ne partait pas à la campagne.

Le lendemain matin, le temps était brumeux. La berge d'en face et la tour de la faculté de Jussieu avaient disparu dans le brouillard. Pierre Wilms appela le collègue. Il expliqua que Bilal dans les jours qui suivaient allait probablement changer de domicile et donc d'établissement scolaire. Il était huit heures quarante-cinq. Dans les couloirs du pavillon de la zone violette on s'inquiétait déjà du retard du patron. Pierre Wilms arriva essoufflé et dans un état de confusion qui n'échappa ni à son équipe ni à ses patients.

Bilal passa la journée seul. À midi il téléphona à Iris. Elle lui demanda s'il comptait venir au handball. Bilal n'en savait encore rien. Il avait l'esprit très confus.

Quand Pierre Wilms rentra, Bilal prétextait un mal de ventre pour reporter l'écriture d'une lettre à ses parents.

Bilal avait observé la Seine une partie de la journée. Le reste du temps il avait dormi.

Le soir Pierre Wilms et Bilal regardèrent *Diva* de Beineix sur une télé noir et blanc. Tout était plus ou moins gris.

Pour rejoindre le village d'Igfilen il n'y avait qu'une seule route. Une piste de sable et de pierres dont certaines, reconnaissables à leur taille parfaite, dataient de l'occupation romaine.

À Illiten, il y avait des industries. Des champs drainés, des maraîchers. Une base météorologique.

À Igfilen, il ne restait plus rien. Plus un commerce. Plus une bête. Il y avait seulement trois familles, des maisons désertées, pleines de courants d'air et quelques arbres qui avaient résisté aux flammes et que l'on vénérât comme des divinités.

Les lignes de téléphone des particuliers avaient été coupées. Les techniciens refusaient de se déplacer. On disait que la région était trop dangereuse. Les appels devaient s'effectuer depuis la cabine du village.

On ne venait à Igfilen que pour consulter les deux juges de paix. Certains jours, Ali et Ilhem ne faisaient plus que cela. Donner des avis.

Quand Ali s'adressait à ceux qui venaient le consulter, il s'asseyait, la main gauche calée sur un genou, l'autre faisant le va-et-vient entre son interlocuteur et lui, suivant des trajets complexes faits de bifurcations soudaines et de suspens.

Ilhem, elle, mâchait des feuilles de laurier à la manière des anciens devins. Elle regardait les visages. Parfois elle prenait le bras de l'un des visiteurs et faisait quelques pas en s'entretenant à voix basse avec lui.

Ali et Ilhem s'exprimaient en kabyle lorsqu'ils parlaient entre eux deux, ou à leurs enfants. Et à chaque fois que l'on venait les consulter. Néanmoins il leur arrivait encore d'inviter dans une phrase une locution française intraduisible ou des mots quotidiens qui leur venaient spontanément à l'esprit et dont la sonorité leur manquait.

Les journées de Pierre Wilms à l'hôpital commençaient à huit heures trente. Consultations le matin. Tous les après-midi au bloc. Les opérations pouvaient être longues. Parfois trois ou quatre heures d'affilée debout à réparer la mémoire ou les facultés motrices d'un homme. Après chaque intervention, chirurgiens, assistants et anesthésistes se retrouvaient dans l'espace attenant à la salle de réveil, encore revêtus d'une coiffe, de chaussons, ou de manchettes hypoallergéniques bleu en tissu non tissé. Ils commentaient les téléfilms de la veille et plaisantaient en buvant du café.

*

Dossier 692. 26. X.1983. Prof. Wilms. M. de Corail, menuisier. Quarante-neuf ans. Chute de moto le 18 octobre avec traumatisme crânien et perte de conscience qui dure environ deux heures. Alors que tout paraît s'arranger le 23 octobre apparaissent des maux de tête très violents qui s'accroissent et s'accompagnent bientôt d'un certain degré d'obnubilation. Le malade est amené à Paris le 25 octobre. Incapable de répondre à la moindre question. L'examen montre un très minime déficit moteur du côté droit. Lorsqu'on soulève le bras droit on constate que la main tombe un peu plus que du côté gauche. Hypothèse d'un hématome. On décide d'intervenir immédiatement. Au cours même de l'intervention le malade commence à répondre et est capable de dire son nom. Dans la nuit vers 3 heures il est parfaitement conscient.

Pierre Wilms avait beau être attentif et d'une immense sollicitude, ses propos et ses gestes produisaient sur Bilal l'effet d'une fontaine pétrifiante.

Depuis la mort de sa femme, Pierre Wilms portait en lui une tristesse profonde qui ne transparaissait pas sur son visage et que seuls les proches (son assistante, un ami anesthésiste, son voisin Hervé) percevaient. Quant à Bilal, il n'avait d'abord rien soupçonné. Peu à peu, il vit cette tristesse. À force d'attention, il la décela. Dans la manière qu'avait Pierre Wilms de peler une pomme ou de reposer sa serviette après s'être essuyé le coin de la bouche. Ou au léger tremblement de sa voix lorsqu'il l'embrassait pour lui dire bonsoir. Bilal eut peur de s'ennuyer avec cet homme si triste. Et de devenir lui-même un enfant triste.

Dans son nouveau collège, les amitiés s'effiloçaient vite. Il se lia avec deux garçons qui portaient l'un et l'autre le prénom de Sébastien. Ensemble ils faisaient du patin à roulettes le long des quais. Bilal présenta aux deux Sébastien Iris, qui s'entendit tout de suite très bien avec eux.

L'hiver fut particulièrement éprouvant. Il plut. Il neigea. Puis il souffla un vent glacé. Les ponts se transformèrent en patinoires. Bilal fut malade. Bronchite aiguë. Otites à répétition. Carnet scolaire catastrophique. Humeur détestable.

Pierre Wilms perdit courage et patience. Il envisagea de renvoyer Bilal à ses parents ou de le confier à ses cousins de Charleville-Mézières.

Bilal creusait des oueds dans la purée. Il avait le cafard.

Pour les vacances de février Pierre Wilms fit une dernière tentative. Il décida d'emmener Bilal à la campagne. Ils prirent l'autoroute A6 en direction de Fontainebleau puis de Thomery. Il faisait un temps doux et humide. Des haies de fougères bordaient la route. Les forsythias étaient déjà en fleur.

Pierre Wilms enseigna à Bilal comment tailler les pommiers. Ils vérifièrent ensemble l'état des fils de fer tendus le long des murets de vigne et le système d'accroche des petites bouteilles de bière remplies d'un sirop de sucre dans lequel, de mai à octobre, les insectes se noyaient. Le soir, au cours du repas, Bilal eut de la peine à découper une tranche de roast-beef dans son assiette. Il lui semblait que sa main droite engourdie serrait encore un sécateur.

Pierre Wilms dit à Bilal qu'au mois de juin il pourrait cueillir des cerises.

La nuit, le passage des trains de l'autre côté de la Seine empêcha l'enfant de s'endormir. Il entendait le vent qui faisait vibrer les fenêtres. Une immense nostalgie l'envahit. Il déroula la carte du ciel qui ne l'avait pas quitté. Il la punaisa au mur et imagina la rotation des planètes.

Le deuxième soir, Bilal s'endormit en laissant sa lampe de chevet allumée. L'abat-jour mal vissé touchait l'ampoule. Le papier huilé se consuma lentement sans prendre feu, mais le lendemain matin il y avait un trou dans l'abat-jour. Bilal se mit en tête de le réparer. Comme Pierre Wilms manquait de petit matériel, il conseilla à Bilal de s'adresser à Hervé Desbordes, le voisin.

Au-dessus du jardin Bilal vit s'élever dans le ciel des petits points rouges incandescents qui, au contact de l'air, noircissaient et paraissaient devenir encore plus volatils.

Hervé surveillait, muni d'une fourche, un grand feu d'herbes et de bois mort. La distance et les crépitements du feu empêchèrent tout d'abord Hervé d'entendre l'enfant. Au troisième appel, plus insistant, il tourna la tête, planta sa fourche dans la terre, contourna le feu et vint à la rencontre de son jeune visiteur. Il portait une veste de toile bleue rapiécée aux coudes et des gants. Il tendit son poignet à l'enfant, qui se présenta :

– Je m'appelle Bilal, j'habite chez...

Hervé dit oui, qu'il savait. Puis l'enfant lui demanda s'il avait par hasard de quoi réparer un abat-jour.

Hervé se dirigea juste un peu plus loin vers une resserre, disparut un moment, et réapparut en tenant une caisse à outils et un carton à dessin contenant des feuilles de papier calque de différents formats. Il remit le tout à Bilal en lui disant qu'avec cela il devrait pouvoir faire quelque chose.

*

Au bout d'une semaine le passage des trains de l'autre côté de la Seine devint pour Bilal une chose rassurante, propice au sommeil.

*

Un samedi soir pendant le dîner, Pierre Wilms eut le désir de raconter à Bilal son enfance en Alsace. Le catéchisme protestant. La charge de notaire de son père. Les absences de sa mère gérante du Ciné Vox d'Elsau, un quartier du sud-ouest de la ville. Son manteau moka. Les pull-overs en shetland qu'elle lui offrait invariablement à Noël et qui lui provoquaient des rougeurs au cou et aux poignets. Les revues de cinéma et les coupures de journaux empilées dans le garage. Les fauteuils de velours rouge démantibulés. Les nids de mulots dans les chaussures de ski. L'accent tenace qui lui fit longtemps honte à Paris. Annette, sa première petite amie, qui était claveciniste et membre d'un groupuscule d'extrême gauche. Les romans de la « Série noire » qu'il avait découverts grâce à un camarade en première année d'internat et qui lui avaient

permis de tenir lors des nuits de garde.

Bilal fut extrêmement ému d'écouter tous ces souvenirs. Il regarda Pierre Wilms droit dans les yeux. Le sang afflua lentement dans ses tempes.

Il sentit qu'à cet instant il allait pouvoir confier un secret. C'était le bon moment. Pierre Wilms pinça machinalement entre le pouce et l'index quelques miettes de pain qui jonchaient la nappe et il les déposa sur le bord de son assiette. Puis il releva la tête.

Là, Bilal fit l'aveu qu'il ne croyait plus à la religion de ses parents. Au maraboutisme. Et à toutes ces histoires. Il dit qu'un jour où il avait eu les oreillons sa mère avait brûlé des bougies en chantant une chanson. Qu'ensuite elle avait jeté de l'encens sur les flammes d'un rond de gaz et enfumé ses vêtements.

Pierre Wilms fut frappé par la colère un peu sourde qui avait animé Bilal au moment de cet aveu.

Les derniers jours des vacances Bilal invita Iris et les deux Sébastien à Thomery pour une partie de pêche. Hervé avait appris à son jeune voisin la recette d'une mixture qui servait d'amorce pour attraper les carpes. Biscottes, biscuits, vieilles patates, pastis. À malaxer en rêvant grosses captures.

Dès le premier coup de lancer, Bilal alla ficher son hameçon dans les feuilles d'une branche coupée qui, juste à ce moment-là, dérivait tout près de la berge. Bilal cala sa canne à pêche entre deux grosses pierres. Il portait un bermuda. Il retira seulement ses baskets. Et il avança doucement dans la direction de la branche. L'eau à cet endroit n'était pas profonde. Cependant la mousse un peu jaune qui recouvrait les cailloux les rendait très glissants. Bilal perdit une première fois l'équilibre. Il tendit ses deux bras pour faire balancier. Il réussit à retrouver son aplomb de justesse. Mais son orteil hésita, son pied droit fit une légère torsion en dedans qui le déstabilisa, ses bras moulinèrent quelques secondes dans le vide, et il tomba à la renverse dans l'eau. Iris et les deux Sébastien pouffèrent.

Ils reprirent leur partie de pêche. Pas la moindre touche. Rien. Cela n'était pas grave. Ils regardèrent passer les péniches chargées de containers et une régates d'aviron.

Le soleil réverbéré fit rougir les visages.

Le soir la Seine avait l'immobilité d'un lac. Les enfants s'endormirent gonflés d'une joie comme végétale.

Thierry, un stagiaire en BTS agricole, aidait Hervé trois jours par semaine. Le reste du temps, il était vendeur chez Jardiland. Thierry prenait soin de la vigne. Hervé, lui, s'occupait des arbres (taille, greffes et mastics) et des abeilles. S'il devait ouvrir les ruches et manipuler les rayons, il passait au moins un quart d'heure dans la resserre à se préparer. Avec cérémonie, il fermait les velcros de sa combinaison, et déroulait du ruban adhésif large sur les zones les plus exposées aux piqûres : entre ses gants et les manches de sa vareuse, entre ses bottes et son pantalon, autour du cou, là où le tissu risquait de bâiller. Vers les sept heures un soir, Thierry, dont c'était le dernier jour de stage, voulut saluer Hervé. Il n'était ni au bord de l'eau en train de nourrir les goujons ni dans la cuisine où il l'attendait parfois pour boire un Picon bière. Thierry inspecta toutes les pièces de la maison et la cave. Il se dit que Hervé était peut-être encore en train de travailler quelque part dans le verger ou dans la resserre. Une demi-heure plus tôt, il y avait eu une petite averse. L'herbe était humide. Thierry marchait vite. Ses bottes brillaient. Depuis le haut du talus il aperçut, un peu plus loin au sol, la tache blanche de la combinaison d'Hervé. Il se précipita. Il découvrit le grand corps d'Hervé couché au pied de la première rangée de ruches, le bras droit, le cou et la tête (visage et cheveux) couverts d'abeilles. Sa vareuse et sa capuche étaient à côté. S'était-il dévêtu ? Plusieurs essaims s'étaient probablement réunis pour former cette cagoule vibrante, couleur bronze. Thierry imagina Hervé étouffé ou déjà empoisonné par de multiples piqûres. Il dégringola le talus en direction de la resserre pour récupérer l'appareil à fumée. Quand il revint, il n'y avait plus une seule abeille. À la place, on pouvait voir comme un dépôt de matière opaque, jaunâtre, à l'odeur de résine, épousant parfaitement la forme du corps d'Hervé. La respiration soulevait sa cage thoracique. Thierry s'approcha. Il toucha de l'index une épaisse couche de cire en train de se figer.

Le soleil éclairait le verger d'une lumière rasante. Puis le talus fut soudain dans l'ombre. La température de l'air chuta. La nuit tombait. Il fallait faire vite. Thierry courut vers la maison, il décida d'appeler Pierre Wilms, qui faisait office de médecin de famille chez les Desbordes. Il appela le secrétariat du professeur en précisant qu'il s'agissait d'une urgence. La voix de Thierry tremblait. Pierre Wilms, qui était en consultation, dit qu'il ne pouvait pas venir. Cependant, il recommanda d'appeler les pompiers et de s'entendre avec eux

pour qu'ils conduisent Hervé à Lariboisière dans son service. Les pompiers de Fontainebleau arrivèrent en moins de dix minutes. Hervé fut installé sur un brancard. L'un des pompiers creusa délicatement un trou dans le masque de cire pour dégager la bouche.

Sur l'autoroute, Hervé s'agita. Le pompier qui avait touché la cire essuyait ses gants dans un chiffon. C'était la nuit. Il faisait froid et humide. À l'approche de la sirène, les automobiles se rabattaient les unes après les autres dans un mouvement de ballet lugubre. La fourgonnette rouge crevait le brouillard.

À l'hôpital Lariboisière un interne au nez de boxeur retira délicatement à l'aide de compresses antiseptiques la cire qui recouvrait le corps d'Hervé. La salle était trop chauffée. Thierry échangea quelques mots avec l'interne, qui ne semblait pas plus étonné que cela. Il voyait de tout. Il resta calme. Hervé était inconscient. Pierre Wilms arriva dans la salle des urgences et demanda qu'une fois les soins achevés on transportât Hervé dans le service de radiologie pour effectuer les examens nécessaires. L'interne s'épongea le front du revers de la manche. La sueur que ses cils ne pouvaient retenir lui brûlait les yeux.

✱

Bilal questionna Pierre Wilms :

- Ça a duré deux jours ?
- Oui, deux jours.
- Il a dormi ?
- Si on peut appeler ça dormir.

Monsieur Serge avait su grâce aux voisins de palier le nom du village où habitaient les parents de Bilal. Il leur avait immédiatement écrit pour leur expliquer ce qui s'était passé les jours qui avaient suivi leur départ. Il dit ce qu'il savait de la vie de leur fils à Paris puis à Thomery. Il tâcha de se montrer rassurant. La mère de Bilal répondit par une longue lettre dont la rédaction avait probablement été à plusieurs reprises interrompue, ainsi que l'attestait le tracé de certains mots, empâté ou très appuyé au recto, apparaissant en braille au verso. Elle dit toute la confiance que lui avait immédiatement inspirée le professeur lors de la consultation à l'hôpital. Elle précisa que son mari et elle, dès qu'ils avaient eu des nouvelles de Bilal, avaient décidé de retirer l'avis de recherche qu'ils avaient déposé auprès de la police. Elle dit aussi que les problèmes de succession pour lesquels ils avaient été appelés étaient très longs à apaiser. Que son mari depuis leur arrivée, à cause de tout cela et des courants d'air, était perclus de rhumatismes. Enfin elle demanda à Monsieur Serge une photographie de Bilal. Une photographie de classe ou autre chose. Et le numéro de téléphone de Pierre Wilms.

*

Les abords d'une rivière couverts de plumes et d'entrailles de poulet. Une flaque de sang. Sur l'autre berge, un figuier portant noués à ses branches basses et ses racines apparentes des rubans et des chiffons. Des enfants se baignant nus et s'aspergeant d'eau.

Ali cherchait en vain la signification d'un rêve. Il se frotta les paupières pour faire partir une image.

Pierre Wilms demeurait dans un état d'anxiété incessant. Élever deux garçons lui avait procuré à lui et à son épouse plus de joies que de tourments. Bilal, en faisant irruption dans sa vie, l'avait profondément bouleversée.

Il reprenait : cas de fugue caractérisé, accueil illégal. Enfant perturbé. Catastrophe évitée de peu. Depuis un mois, léger apaisement, bienfaits du printemps, verts mystères de la campagne.

Il retira ses lunettes, ferma un moment les yeux.

*

L'amour que Bilal portait à Pierre Wilms était différent de celui qu'il portait à son père ou à sa mère. Il était plus violent, plus difficile à vivre aussi. Irrépressible. Venu on ne sait d'où.

Pierre Wilms le comprit. Il se le formula, quoique assez obscurément.

*

À l'endroit où Hervé était tombé assailli par les abeilles, l'herbe resta un moment (près d'une semaine) couchée.

Les résultats scolaires de Bilal furent un peu moins catastrophiques. Il devint un assez bon élève en anglais. Écouter le journal de la BBC au casque dans le laboratoire de langues l'enchantait. Il prit goût à la lecture. L'un des Sébastien lui recommandait des livres de la bibliothèque du collège. La femme à l'Austin Mini, qui était libraire, lui offrit des romans d'Isaac Bashevis Singer en Livre de Poche.

Bilal et Iris se retrouvaient un mercredi par mois. Ils allaient chez Pantashop ou à la Samaritaine, à la piscine Saint-Merri ou au Centre Georges-Pompidou. Ou ils rejoignaient, depuis le métro Saint-Paul, le Cirque d'Hiver en s'arrêtant pour manger des pâtisseries dans les petites rues du Marais. Un après-midi, ils recensèrent le long des quais les plaques de fonte indiquant le niveau atteint par la Seine lors de la crue de 1910. Le plus souvent ils marchaient sans but précis. Des heures entières. Même sous la pluie.

Un jeudi matin, Bilal fut dispensé d'école pour cause d'angine. Il resta seul quai de Béthune. Il se leva tard, regarda le ciel par la fenêtre. Dans la salle à manger, il s'installa à la place où Pierre Wilms aimait à s'asseoir et tâcha d'y avoir les mêmes pensées que lui.

*

Monsieur Serge n'avait pas pu achever les portraits de Bilal et d'Iris. Il en fut très contrarié mais n'abandonna pas son projet. Il changea sa manière, et peignit de mémoire.

Bilal fut ému la première fois qu'il réentendit la voix de sa mère. Une voix un peu rauque, du fond de la gorge, capable de monter soudain, à la faveur d'un mot, ou d'une fin de phrase, dans des aigus très stridents. Il revoyait sa mère qui se balançait doucement en chantant des chansons.

Elle appelait. Ou alors c'était Bilal.

Vers midi au mois de mars à Igfilen le soleil était déjà haut. Le seul moyen de faire entrer un peu d'air dans la cabine téléphonique consistait à placer un pied en travers de la porte. Bilal parlait du collègue. De ses camarades. Du dernier livre qu'il avait lu. La conversation était ponctuée par le tintement régulier des pièces dans l'appareil et le grincement de la porte de la cabine qu'Ilhem tâchait d'ouvrir un peu plus largement.

Un jour qu'il était à Thomery Bilal voulut donner une idée à sa mère du lieu où il se trouvait. Il tendit le combiné téléphonique aussi loin qu'il put. Il le passa à travers la fenêtre pour faire entendre à sa mère les bruits qui l'environnaient à ce moment précis de la journée. Le vent dans les rosiers. Les coups de sécateur de Pierre Wilms qui taillait la haie de chèvrefeuille. Le passage de geais. Au loin le raclement d'une truette. La mère de Bilal se figura un paysage de ferme normande qui ne s'accordait en rien avec la réalité mais dont l'existence imaginaire la tranquillisa.

*

Pierre Wilms fit entrer Hervé dans son bureau.

– On ne voit rien. Tout va bien.

Dossier 991.4. III. 1984. Monsieur Hervé Desbordes. 6, rue du Général-de-Ségur, 77810 Thomery. Quarante-trois ans. Il y a un mois accident en soignant des abeilles. Courte perte de connaissance. Reprend son travail. À l'examen aucun trouble de la sensibilité profonde. Fond d'œil normal. Électroencéphalogramme normal. Aucun trouble clinique.

À Thomery, Bilal aimait traverser la piscine municipale en apnée. Son corps frôlait les carreaux mal joints du fond du bassin. Il lui arrivait de se râper les avant-bras ou le ventre. Il sentait les variations de température et de pression sur sa cage thoracique.

*

Peu de temps après l'accident d'Hervé, l'attitude de Bilal vis-à-vis de Pierre Wilms, jusque-là encore si complexe, faite d'approche et de retrait, se simplifia.

*

Pierre Wilms écrivit à la famille de Bilal. Puis à Baptiste et Grégoire, ses fils, pour leur annoncer qu'il comptait engager une procédure d'adoption.

Grégoire répondit par une longue lettre, pleine de circonvolutions et d'embarras, où il évoquait l'âge de son père, les difficultés qu'il aurait à affronter. Baptiste écrivit, comme souvent, une carte postale, où il rendait compte en trois lignes d'un récitation à Prague, suivi d'un post-scriptum illisible.

Les parents de Bilal, eux, envoyèrent des dattes et de la pâte d'amandes. Et une photographie récente où on les voyait avec Yur et Dalila réunis autour d'une fontaine à manivelle, au haut de laquelle l'eau refluit.

*

Au laboratoire de langues, tandis que les élèves répétaient des phrases types dans leur casque-microphone, le professeur d'anglais, qui avait de l'oreille, dit à Bilal qu'il perdait sa voix d'enfant.

Un dimanche matin après un orage, Hervé retrouva Pierre Wilms devant la camionnette du boulanger. Bilal dormait encore. Pierre Wilms achetait une ficelle et une brioche chaude pour le petit déjeuner. Hervé, très excité ou très ému, lui soutint que, dans le bois qui reliait la gare et l'allée du Pavé-du-Prince, un chemin avait été tracé par la foudre. Pierre Wilms dit à Hervé :

– Calme-toi et explique-moi.

– Un passage large comme ça, répondit Hervé en faisant deux pas de côté.

Puis le boulanger demanda à Hervé s'il voulait du pain ou autre chose. Hervé sortit de sa poche un bloc-notes sur les pages duquel était écrite une liste qui ne lui évoquait plus rien.

*

Il arrivait qu'Hervé, sur un chemin, dans son jardin ou au centre du village, perdît absolument tout repère dans l'espace et le temps.

*

Yur et Dalila chassaient des cigales sur l'écorce d'un arbre quand le postier livra un colis venant du Perreux-sur-Marne. Ali le décacheta à l'aide d'un couteau de cuisine très affûté. C'était le portrait d'Iris et Bilal peint par Monsieur Serge. Ali le tint devant lui bras tendus et le considéra un moment en retenant son souffle.

Pierre Wilms avait offert à Bilal pour son anniversaire un radiocassette qui avait un très beau son et dont les indicateurs d'intensité se voyaient dans le noir.

Bilal calait l'appareil dans les plis de son dessus-de-lit. Il enregistrait de la musique diffusée sur des radios libres. Il achetait des cassettes CrO2.

À son réveil, il trouvait souvent sur son oreiller un fil mince comme un filet de bave d'escargot.

Lorsqu'il pensait à ses parents, Bilal n'éprouvait plus à proprement parler de peine. Il imaginait les paysages de Kabylie que sa mère lui avait toujours décrits mais il ne parvenait pas à les regretter. La distance et le temps avaient eu le pouvoir de délester les sentiments de leur trop-plein d'émotion. Sa mère était loin. Il pensait à elle comme à un vent doux, ou un oiseau acclimaté à d'autres vallées. L'impression d'emprise avait disparu.

Le dernier samedi du mois de mars, Hervé, revêtu d'une nouvelle combinaison avec capuche intégrale, décida de s'approcher à nouveau des ruches. Après l'accident, cette portion du verger avait été laissée en friche. Hervé écarta de la main des herbes hautes et des ronces. Puis il souleva le toit en PVC rouge de la première ruche. Nombreuses couvées. Aucune trace de parasites, germes ou moisissures. Sous l'auvent, rien ne perturbait l'incessant va-et-vient des abeilles dont certaines arrivaient l'abdomen poudré de pollen jaune d'or. Dans les autres ruches, la population sembla à Hervé moins nombreuse. Les abeilles qui s'étaient échappées et posées sur son visage, son cou et son bras n'étaient probablement pas revenues. Hervé détacha délicatement quelques rayons à l'aide d'un Opinel. Ce geste, plus encore que la proximité des abeilles, lui fit battre le cœur très vite.

Bilal pour son quatre-heures mâcha les petits hexagones caoutchouteux en grimaçant, étonné que du miel puisse autant coller aux dents.

En avril, Pierre Wilms fut invité à Munich pour un congrès de la Fédération mondiale des sociétés de neurochirurgie. De là il comptait aller voir son fils Baptiste à Berlin. C'était les vacances de Pâques. Il proposa à Bilal de l'accompagner.

Ils partirent un matin à l'aube. Dans le taxi qui les conduisait à l'aéroport, Bilal parla sans discontinuer, les coudes appuyés sur le haut du siège de devant, surveillant le défilement des chiffres du compteur. À l'aérogare, il voulut être le premier à faire enregistrer son bagage et réclama une place avec hublot. Il observa les nuages et le relief. Pierre Wilms lui montra les paysages de son enfance. Les Vosges vert tendre et la Forêt-Noire.

Les autres passagers dormaient bercés par les basses fréquences des moteurs et de l'air conditionné.

Pierre Wilms sortit de sa serviette en cuir le dessin au crayon que lui avait offert la veille un patient qui, depuis sa chambre, avait dessiné la chapelle, la cour et les pyramides de buis de Lariboisière. Cet homme avait été opéré d'un angiome de la moelle. Il était resté dans son service trois semaines dont une en soins intensifs. Pierre Wilms se rappelait qu'il avait eu peur d'une complication. La dédicace et la signature tremblée en bas à droite de la feuille lui firent venir les larmes aux yeux.

À Munich, le congrès se tenait au Hilton, un hôtel cinq étoiles qui venait tout juste d'être achevé. Les couloirs sentaient encore la peinture et la colle pour moquette. Pierre Wilms dut attendre une demi-heure à l'accueil pour obtenir un lit supplémentaire dans sa chambre parce que le réceptionniste ne connaissait pas les numéros de téléphone internes du personnel.

Le mobilier de l'hôtel était de style néoclassique en placage acajou. Papier peint floqué couleur pistache et fauteuils vieux rose légèrement piqué façon peau d'autruche.

Le colloque réunissait des médecins et des journalistes de revues scientifiques venus du monde entier. Dans le hall, Pierre Wilms rencontra un confrère américain qui leva les bras au ciel en le voyant, et dit, dans un français impeccable, qu'il était excédé après deux heures passées avec les bagagistes de l'aéroport à tenter de retrouver ses bagages égarés en transit.

Pierre Wilms et Bilal avaient du temps devant eux. La température était

douce pour la saison. Ils achetèrent des hamburgers à un marchand ambulant dans un petit parc. Puis ils jouèrent à une partie de Mastermind allongés dans l'herbe. Bilal, en plaçant une pièce du jeu, fit tomber son hamburger dégoulinant de sauce hors de l'emballage cartonné. Le barbu aux mains jointes et la Japonaise en blanc que l'on pouvait voir côte à côte sur la boîte du Mastermind, et dont l'expression un peu sévère conférait au jeu un caractère d'inquiétante étrangeté, se retrouvèrent tels des gangsters de série B pris sur le fait, visage et mains rouges de ketchup.

Les tables recouvertes de nappes marron étaient disposées en quinconce dans un vaste salon. La sonorisation de médiocre qualité déformait les voix. Les chirurgiens invités procédaient à leur exposé en anglais. Ensuite était organisé un débat. Le collègue américain de Pierre Wilms monta sur l'estrade sans notes ni transparents puisque tout son matériel était resté dans ses bagages. Il fit un exposé sur les aphasies et les lésions de l'aire de Broca, ponctué d'exemples (bégaiements, hoquets, paroles automatiques, troubles articulatoires) qu'il illustra lui-même, en les jouant. Dans le public, tout le monde fut d'abord subjugué. Il y eut des applaudissements suivis assez rapidement d'un long silence gêné. L'embarras se lisait sur les visages. Quand soudain un mouvement brusque du conférencier heurtant de la main le micro flexible coupa le son et fit brutalement perdre à l'acteur de ce théâtre cruel tous ses moyens. Alors, il quitta l'estrade et regagna sa place sans dire un mot.

Dans un coin de la salle, Bilal, à qui rien n'échappait, dessina toute la journée des êtres hybrides. Centaures. Tritons. Hippogriffes. Tous très inquiétants.

Le lendemain soir, après le dîner, tandis qu'était projeté un documentaire présentant la politique d'aide à l'équipement menée par les laboratoires Brooks en République centrafricaine, Bilal, malgré la défense expresse qui lui en avait été faite, sortit de l'hôtel. L'arrière du bâtiment contrastait avec le clinquant de la façade et des aménagements intérieurs. Empilement de parpaings. Orties. Sacs entoilés remplis de gravats. Gaines électriques orange ou bleu azur surgissant du sol et s'arrêtant soudain dans le vide comme des rejets de plantes grimpantes. De la fenêtre d'un sous-sol s'élevait une colonne souple de vapeur. Quelques mètres en contrebas, les plongeurs de l'hôtel, des hommes, six au total, travaillaient sous une rampe de néons, courbés au-dessus de grands évier ou de caissons gris hérissés de petites pointes en plastique. L'un d'eux, en maillot de corps, portait sa chemise pendue à sa taille comme un torchon. Un autre qui chargeait un grand lave-vaisselle en inox se plaignait de la chaleur, il leva la tête vers la fenêtre et regarda Bilal qui le regardait.

*

Dans la salle de bains de l'hôtel, Bilal s'observa nu dans un miroir. Il repensa à la pierre que sa mère lui passait sur le bras ou la jambe lorsqu'il avait des courbatures. Il remarqua qu'en six mois son sexe avait grossi.

Le lendemain matin, Bilal et Pierre Wilms quittèrent Munich.

Baptiste Wilms suivait trois fois par semaine des cours à l'école de musique Hanns Eisler de Berlin-Est. Bien qu'il ne fût pas particulièrement sportif, Baptiste avait la physionomie d'un rugbyman. Grand, buste large, mains de géant. Yeux et cheveux noirs. Lèvres et paupières fines. Teint rouge brique. Il avait quitté Paris après la mort de sa mère. À Berlin, il était sorti tous les soirs au concert. Au bout d'un mois, il avait trouvé un emploi comme copiste pour des compositeurs, rencontré une chanteuse dont il était tombé amoureux, et il avait accompli au piano des progrès considérables. Ses professeurs, qui le trouvaient très musicien, l'encouragèrent. Il se spécialisa dans l'accompagnement de chanteurs lyriques. Il ne rentra qu'une fois en France. L'exil parut d'un grand profit pour lui.

Le parquet de l'appartement de Baptiste était jonché de partitions et de livrets d'opéra. Sur le couvercle refermé du piano, il y avait une carafe sur un plateau-miroir et des photographies protégées par des sous-verres. Des portraits de musiciens. Jo, sa petite amie. Une femme coiffée d'un foulard qui taillait des rosiers. Bilal vit que Baptiste avait exactement les yeux et la bouche de cette femme.

Ils dinèrent d'un plat macrobiotique à base de graines et de potimarron. À table, Baptiste parla peu. Il ne manifesta aucune hostilité à l'égard de Bilal mais il ne put dissimuler que l'arrivée d'un petit frère âgé de quatorze ans, et qu'il voyait pour la première fois, le perturbait.

Le lendemain Baptiste avait prévu d'inviter son père, Bilal et Jo à la Philharmonie pour un concert.

Les lampes à suspension et les vitraux colorés du grand hall hypnotisèrent Bilal. Jo acheta des bretzels qu'elle distribua à la petite famille.

Baptiste, tout en marchant, lisait un tract d'annonce de concert que l'on venait de lui remettre. Il faisait un peu la tête.

Dans la salle, Bilal se tordit le cou pour regarder l'architecture.

Les musiciens du Berliner Philharmoniker entrèrent. Puis le chef. Le concert commença.

Dans la pénombre, Bilal vit bouger doucement la silhouette imposante de Baptiste. Il semblait gêné. Il respirait mal. Jo lui dit, la bouche tout près de son oreille :

– Est-ce que ça va ?

– Oui, dit-il.

De là où ils étaient placés, ils voyaient le visage du chef. Ses yeux plissés et ses pupilles à peine visibles lui donnaient un air narquois. Quand il souriait, son visage s'ouvrait. On ne voyait plus alors que ses pommettes hautes, le dessin très subtil de ses sourcils dont la courbure remontait au milieu de son front, et des veines au-dessus des tempes qui, en se gonflant, laissaient affleurer des rugosités noueuses semblables à celles d'un vieux chêne. Les musiciens du Berliner Philharmoniker et les chœurs formaient une masse compacte de laquelle se détachaient, par moments, des visages et des corps plus expressifs.

L'étonnement de Bilal céda vite à l'ennui. Il regrettait déjà les reflets colorés des vitraux ronds du hall et les bretzels fourrés au beurre.

Après le concert, ils restèrent un moment sur le parvis à respirer l'air du soir. Puis ils marchèrent dans la direction du Tiergarten. Ils sentaient la fraîcheur qui provenait des arbres.

D'abord déserte, la Strasse des 17. Juni fut bientôt traversée par un groupe de garçons et de filles qui rejoignaient une fête quelque part, et dont l'énergie et le bouillonnement réchauffèrent instantanément la nuit.

Pierre Wilms, Bilal, Baptiste et Jo rentrèrent par une petite allée. Le bois du Tiergarten était peu éclairé. La terre sablonneuse se tassait sous leurs semelles. Ils devaient prendre garde aux nombreuses bicyclettes qui les doublaient et aux bataillons de limaces. L'odeur d'humus et de feuilles mouillées était de plus en plus forte. Bilal repensa au concert. Aux gestes précis des percussionnistes. Aux passages chantés par les chœurs dont il ressentait à présent les vibrations sous la peau. C'est alors qu'il mesura l'effet que la musique avait produit sur lui. Une action à retardement, qui arriva sans prévenir.

À leur retour de Munich, Pierre Wilms trouva que l'état d'Hervé s'était aggravé. Le samedi même, en fin de journée, Bilal l'avait retrouvé assis sur un pliant dans le jardin. Cheveux et vêtements trempés. Le nez dégouttant de pluie. Hébété, le regard dans le vide. Les pieds nus parce que, disait-il, il ne parvenait plus à enfiler ses bottes.

Pierre Wilms suggéra d'allumer un feu dans la cheminée du salon. Bilal froissa des journaux et sauta de tout son poids sur des cageots pour faire du petit bois. Hervé tremblait. Pierre Wilms et Bilal lui frictionnèrent énergiquement la tête puis tout le corps. Ils l'habillèrent de plusieurs pull-overs superposés.

Sur un petit cahier à spirale qui lui aussi avait pris l'eau, Bilal lut : *graminées, roses, phlox, clématite mauve*. Depuis trois jours, Hervé recopiait des noms de plantes dans un vieux Larousse. Pierre Wilms n'avait aucun diagnostic.

*

L'heure où les persiennes restituaient la chaleur du jour était l'heure où les carpes se décidaient à mordre.

Ali, fatigué par les visites fréquentes et les conflits familiaux dont il ne voyait pas l'issue, mais aussi parce qu'il voulait soigner ses rhumatismes, décida de partir seul, deux jours, au sud du pays. Il connaissait un endroit où l'on pouvait se baigner dans des sources d'eau chaude. À l'arrière d'une camionnette qu'on lui avait prêtée, il disposa un matelas roulé et un cabas contenant un thermos de thé, une serviette de bain et des provisions. Il s'était levé à l'aube. Le ciel était clair, la route déserte. Il pouvait distinguer à l'horizon l'antenne météorologique d'Illiten qui pointait son dard blanc et rouge contre le ciel.

Après trois heures de route, la piste s'arrêtait à l'entrée d'un ravin. Comme des pierres tombaient souvent, il fallait finir le chemin à pied en tendant l'oreille et en levant la tête. Le ravin débouchait devant un grand figuier et un massif de tamaris au pied desquels était édifiée une petite enceinte de pierres sèches. C'est là, en contrebas, que jaillissaient les sources d'eau chaude. Des familles s'installaient pour la journée. On faisait cuire, à l'abri de tentures accrochées aux arbres, des têtes de moutons. Les enfants s'aspergeaient d'eau. Puis c'était au tour des femmes de se baigner. Cela sentait les grillades et la lessive. Puis le vent balayait tout. Alors on ne percevait plus que l'odeur âcre du soufre.

Ali était déjà venu adolescent avec sa grand-mère à cet endroit, qui était aussi un sanctuaire.

On accédait au bassin par des marches en pierre de hauteur inégale et usées par le frottement des pieds nus.

Ali renversa la tête, mouilla ses cheveux. Il laissa l'eau pénétrer dans ses oreilles. La température de l'eau plus élevée que celle du corps, mais aussi les vapeurs de soufre, pouvaient provoquer des malaises ou même de petites attaques. Aussi déconseillait-on de s'y baigner trop longtemps. Ali s'installa sur une roche plate entourée de galets d'où il contempla le paysage.

Il vit qu'à des branches d'arbustes étaient noués des rubans votifs.

Le soir, Ali se retrouva seul. Comme le vent se mit soudain à souffler plus fort, il se réfugia dans sa camionnette. Malgré les bourrasques et les sifflements du vent qui glissait contre la tôle de la carrosserie, il perçut et reconnut tout de suite tous les cris des animaux.

Au petit matin, il fut égorgé par un truand qui le saigna comme un poulet.

Lorsqu'il apprit par Monsieur Serge l'assassinat de son père, Bilal venait de rentrer de l'école. Il hurla au téléphone. Puis il sortit. Il fit cinq fois le tour de l'île Saint-Louis. Il marcha droit devant lui, ne regarda ni les arbres, ni le ciel, ni la Seine.

*

Pendant un mois, il pleura tous les soirs, la tête posée contre la poitrine de Pierre Wilms.

*

Il y eut un grand mouvement parmi les abeilles des ruches. Fouillis de signaux et d'ordres contradictoires. Rassemblements sous l'auvent. Longs conciliabules.

*

Après un an et demi de démarches administratives auprès du Tribunal de Paris, la procédure d'adoption simple engagée par Pierre Wilms aboutit. Le jugement fut prononcé le 11 juin 1985.

*

Avec le temps, Hervé ne retrouva pas toute sa raison. Mais il s'apaisa. Quand il s'asseyait ou s'arrêtait au bord d'un chemin, son profil était plus calme.

Un après-midi ensoleillé du mois de juin. Le verger et les arbres resplendissaient. Bilal attrapait des branches d'une main et de l'autre cherchait les cerises. Il était hissé sur les épaules de Pierre Wilms et lançait sa cueillette dans un panier d'osier qu'Hervé lui tendait à bout de bras.

Le terrain était en pente. Bilal demanda à Pierre Wilms de le rapprocher davantage du cerisier. Pierre Wilms lui dit qu'il allait essayer mais qu'il devrait l'aider un peu ne serait-ce qu'en cessant de s'agiter comme cela. Bilal ne bougea plus quelques secondes. Il visa une branche qu'il saisit d'une main. Puis il se redressa, quitta les épaules de Pierre Wilms et s'installa à califourchon, les deux pieds dans le vide. Après un moment, Hervé voulut lui aussi monter dans l'arbre. Il retroussa les manches de sa veste et confia son panier à Pierre Wilms. Il trouva immédiatement les bonnes prises et n'eut aucune difficulté à grimper. Il complétait la silhouette d'un géant aux bras gracieux dont l'ombre se projetait dans l'herbe.

Bilal arrachait les cerises d'un coup sec par poignées entières. De minuscules bouts d'écorce lui entraient dans les yeux. Il se tenait à présent debout en équilibre grâce à Hervé qui lui tendait la main. Quelques instants on ne vit plus l'adolescent ni Hervé pris dans les frondaisons. Eux-mêmes eurent l'impression de s'enfoncer dans une sorte de nuit.

Pierre Wilms déposa le panier d'osier au pied du cerisier. Là où le sol était plus plan, il détendit les muscles de ses jambes et fit des mouvements pour faire circuler le sang dans ses épaules qui étaient encore ankylosées. Il regarda au loin la Seine. Il s'avisait que, en l'espace d'un an et demi, le fleuve avait changé de couleur. Les hélices des péniches remuaient une eau d'un vert différent, dont il chercha à définir la nuance.

Des cerises tombaient dans l'herbe, certaines avec toutes leurs feuilles. Hervé, qui tâchait de grimper un peu plus haut, cala son panier à un endroit où deux branches formaient une fourche. Bilal serra de la main la cheville d'Hervé, et l'immobilisa un moment. C'était une blague entre eux. Ils se sourirent. Leurs lèvres brillaient de jus de cerise. Il n'y avait pas de vent. On ne percevait que le bruissement des feuillages et le souffle des haleines au milieu du bourdonnement des insectes.

Les merveilles du monde, P.O.L, 2007

Georges Aperghis. Avis de Tempête, Intervalles, 2007

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2009

© P.O.L éditeur, 2011 pour la version numérique

Cette édition électronique du livre *Le Patron* de Célia Houdart a été réalisée le 8 février 2011
par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782846823173)

Code Sodis : N02779 - ISBN : 9782846824323

Le format ePub a été préparé par ePagine
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d'imprimer en avril 2009
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
N° d'édition : 167780
mai 2009

Imprimé en France